



Pour le plaisir

Theo Hakola, ancien leader d'Orchestre Rouge et Passion Fodder, explore en solo les chemins tortueux du rock depuis le début des années 90. Il sort cette année chez Médiapop Records *I fry mine in butter!*, un disque de reprises en forme d'hommage à ses racines musicales tentaculaires.

***I fry mine in butter!* sort sur Médiapop Records suite à une rencontre avec Philippe Schweyer [également directeur de publication de ses pages, notre grand manitou], pourquoi cette décision ?**

Philippe m'a abordé à Colmar [au festival Nataala, ndlr], après avoir assisté à notre ciné-concert Au Bonheur des Dames. Je lui ai parlé de mon prochain album et il m'a demandé si j'avais quelqu'un pour le sortir en vinyle, m'a expliqué en quoi consistait son label, et on s'est très vite bien entendu et il s'avérait également partant pour sortir le CD. J'aime sa manière d'aborder l'art et la musique.

Le titre, très interpellant, provient de *Timequake*, livre de Kurt Vonnegut, pourquoi l'avoir repris ?

C'était un auteur drôle avec beaucoup de qualités. Il raconte qu'il assiste à un concert dans l'Indiana : la musique classique, en plein crescendo, s'est tout d'un coup arrêtée et, là, une dame en pleine conversation crie : « *I fry mine in butter!* » Prendre ce titre est une sorte d'hommage à l'auteur. *I fry mine in butter!* peut aussi vouloir dire que j'ai fait frire les miens au beurre, une façon de dire que j'ai interprété ces chansons à ma sauce.

La pochette a été faite par l'un de vos amis, Ricardo Mosner, avec qui vous collaborez depuis longtemps, comment avez-vous travaillé sur celle-ci ?

Ricardo est très prolifique. Généralement, je lui donne une idée assez claire de ce que je veux, ensuite je choisis une version parmi toutes celles qu'il me propose et on revoit les détails ensemble. C'est un grand artiste et un grand travailleur, alors il me faut prendre des gants pour ne pas être trop pénible. J'aurais pu aussi piocher dans la masse de peintures qu'il avait chez lui ce qui a été le cas pour deux ou trois pochettes dans le passé – mais là j'ai préféré lui passer commande. C'est un peu comme pour le titre de cet album : je voulais tout bêtement me faire plaisir... comme d'habitude.

Justement, comme il s'agit de reprises, peut-on parler d'un « disque plaisir » ?

Tous les disques que je fais sont des « disques plaisir », mais c'est vrai que le fait de ne pas se fatiguer à écrire les textes – ce qui d'après moi a toujours été la partie de l'exercice que je maîtrise le mieux –, me pousse à dire que c'est plutôt un « disque plaisir » oui. Écrire un livre demande encore plus d'ambition, voire de prétention. Bien sûr, j'aime la musique mais ce qui fait que j'apprécie vraiment une chanson – ou la déteste – ce sont les textes. Je les trouve minables pour la grande majorité, donc dès qu'il y en a un qui m'intéresse, c'est plutôt joyeux. Au départ, je n'étais certainement pas le plus grand parolier du monde, je manquais de rigueur, mais avec le temps, je dirais que je me suis bien amélioré. À part ça, je pense que le public est très indulgent à l'égard de très nombreux mauvais textes. →

—> Vous replongez aussi dans votre propre histoire en reprenant ces chansons qui vous ont marqué. Dans une précédente interview publiée dans *Novo*, réalisée par Philippe, vous disiez avoir découvert la chanson *Subterranean Home-sick Blues* de Bob Dylan à l'âge de 5 ans !

J'ai bien découvert le rock à 5 ans, mais j'en avais plutôt 10 lorsque cette chanson est sortie, et ce que je savais de la musique venait surtout et avant tout de la radio. Dire que Dylan avait des tubes avec des textes pareils est assez insensé. On pourrait considérer ce morceau comme l'une des premiers rap, et c'est avec un groove assez hip-hop que j'ai fait ma version.

J'imagine que la radio d'hier était différente de celle d'aujourd'hui : le fait qu'une chanson soit un tube dépendait des disc jockeys, moins du grand public...

Je pense que c'était autant le public, voire plus, mais le hit-parade était moins affreux. On connaissait Hendrix, par la radio, idem pour Big Brother & The Holding Company avec Janis Joplin. Il y avait des tubes comme *Get Off of My Cloud* des Rolling Stones qui était n°1 pendant 8 semaines, ça passait tout le temps ! Ce n'est peut-être pas surprenant pour les Rolling Stones mais ça l'est pour Bob Dylan. Dans le documentaire *Don't Look Back*, on voit Bob Dylan qui croise des jeunes filles toutes excitées – des fans – un peu comme Justin Bieber le ferait aujourd'hui.



— LE SIMPLE FAIT DE POUVOIR ÉCRIRE, JOUER ET ENREGISTRER DES CHANSONS M'ÉPATE. —

Comment avez-vous fait pour sélectionner ces chansons ? Avez-vous fouillé votre mémoire ? Sont-elles sorties naturellement ?

Tout est assez présent dans mon esprit donc je n'ai pas beaucoup eu à fouiller. C'est peut-être l'envie de reprendre le *Coyote* de Joni Mitchell – de tout simplement apprendre à jouer et chanter cette magnifique chanson – qui a mis cette machine de reprise en route. J'aime tellement certaines chansons que je ne pense pas dépasser l'originale ou même l'égaliser. Avec Elvis Costello et son (*I don't want to go to*) *Chelsea*, ma prétention a été d'être à la hauteur. Le but était vraiment de rendre hommage à une belle chanson. Mais dans d'autres cas, je tente de faire encore mieux tout de même. Faire mieux, dans mon esprit, pourrait vouloir dire électrifier davantage la belle chanson originale et c'est ce que j'ai fait avec John Prine par exemple. J'ai découvert son premier album à la radio – que des bijoux

sur ce disque ! Pour moi, il est l'un des plus grands paroliers de l'histoire du monde, et sur mon album *Drunk women and sexual water* j'avais déjà repris son *Angel From Montgomery*.

Vous portez un regard très critique sur ce que vous avez pu faire dans le passé... Lorsque je parle d'Orchestre Rouge, je suis critique... On me dit : "Oui, mais c'est juste parce que c'est vieux", je réponds : "Non ce n'est pas parce que c'est vieux, c'est parce que c'est nettement moins bien que *Passion Fodder*." Si on aime Orchestre Rouge c'est qu'on n'a pas les mêmes goûts que moi, et je dirais que, même si *Passion Fodder* a commencé il y a 30 ans, les 5 albums de ce groupe s'écoulent presque aussi bien aujourd'hui qu'à l'époque de leur naissance. En gros, chacun était un pas en avant par rapport au précédent, et c'est la même chose pour mes disques solo. Si c'était autrement, si un disque que je venais d'enregistrer était moins

bon – pour moi, bien entendu – que le précédent, j'aurais du mal à dormir... En fait, je dors mal, mais c'est pas parce que je rate mes disques ! Vu que ces albums – ce nouveau est mon 14ème – ne paient même mon loyer, ils doivent au moins me donner davantage envie de vivre, doivent au moins être des chefs d'œuvres chaque fois... Non ?

Mais n'est-ce pas aussi le syndrome du perfectionniste que de dire que les derniers albums que l'on fait sont forcément les meilleurs ?

Il y a un passage dans un de mes livres, *Rakia* – plus ou moins inspiré par quelque chose qui disait un jour un membre de The Gits, un groupe de Seattle, où je fais dire à un personnage : "si tu joues dans un groupe et si tu ne penses pas que c'est le meilleur putain de groupe du putain de monde entier, eh bien, t'es vraiment pas à ta putain de place !" Je dirais même : pourquoi ennuyer les autres ? Si on prend la peine d'enregistrer, de faire des concerts et qu'on veut même que les gens paient pour notre travail, alors on doit tenter de faire la meilleure musique du monde.

Les thèmes abordés dans ces reprises vont de la désespérance à la guerre en passant par la critique d'une "ville bourgeoise".

Vous oubliez les chansons d'amour. Il y en a six ou sept, comme il y en a toujours dans mes albums.

Soit, mais on vous sait engagé. Faut-il chercher l'engagement dans cet album ?

Pas trop, non. Sam Stone de John Prine parle d'un américain qui revient blessé de la guerre du Vietnam, accro à l'héroïne, et qui va finir par se suicider. On sent à la fois une certaine solidarité de l'auteur avec la victime, mais aussi une distance ironique et une espèce humour noir. Le seul morceau vraiment engagé, c'est *Bourgeois Blues* qui, à l'origine, parle de racisme : Lead Belly et sa femme, Martha, ne trouvaient pas de chambre d'hôtel lorsqu'ils venaient à Washington DC pendant les années 30 parce qu'ils étaient noirs. Quelques chansons de Leadbelly sont aujourd'hui très connues comme *Goodnight Irene* reprise par un tas de gens, mais pendant sa vie, Lead Belly a été pas mal porté par le milieu

— J'AI DU MAL À CRITIQUER LES GENS QUI N'ACHÈTENT PAS MES DISQUES PARCE QUE, MOI-MÊME, J'EN ACHÈTE PEU. —

folk blanc contestataire, il a donc ce langage assez inattendu d'insulter une ville en la traitant de bourgeoise. J'ai trouvé ça très drôle. Cette chanson est la seule que j'ai sérieusement revue et corrigée pour ne pas parler de discrimination raciale, mais de discrimination sexuelle. Au bout d'un moment, je me laisse aller très pour dire des choses que je n'ai jamais dites dans une chanson avec mon "You can all go fuck yourself" adressé, entre autres, aux idiots de la Manif pour tous. Un de mes meilleurs amis d'enfance a une église évangélique dans ma ville natale. Petits, nous étions comme de véritables frères. Aujourd'hui, comme beaucoup d'évangélistes de la droite américaine, il pense que les deux plus grands dangers de la société sont le droit à l'avortement et l'homosexualité. Ils en sont carrément obsédés, ce en quoi ils ressemblent aux Islamo-fascistes. J'ai donc enregistré cette chanson pour les emmerder mais aussi pour rendre hommage à Lead Belly

Et ce *Song to the Siren* de Tim Buckley ?

Voilà. Une chanson d'amour. C'est presque une faute de goût d'avoir repris un morceau qui a été autant repris, mais je l'aime d'amour et j'avais justement envie de le faire autrement : plus rock, pour le dire un peu bêtement. Il y a de belles versions – This Mortal Coil, par exemple – et des monstrueuses aussi : Robert Plant a eu l'intelligence de vouloir la reprendre mais sa version est affreuse.

Le fait de réécouter Blank Generation est presque glaçant aujourd'hui, dans le monde dans lequel nous vivons...

Je n'ai jamais eu l'impression de faire partie de cette *Blank Generation* mais j'adore ce morceau de Richard Hell and The Voidoids que *Passion Fodder* a d'ailleurs repris, en rappel au Bataclan, par exemple. C'est néanmoins grâce à cet enregistrement – grâce à l'obligation

de le chanter plusieurs fois de suite – que j'ai plus de respect pour ces qualités poétiques.

Rares sont les artistes aujourd'hui qui expriment un vrai point de vue sur le monde qui nous entoure. Y a-t-il des artistes dont vous admirez le travail, l'opinion ?

Travail et opinion ? C'est plutôt rare que j'aime, mais il y a sans doute beaucoup de bonnes choses que je rate. Autrefois, je faisais l'effort d'écouter et chercher plus, mais nettement moins à présent. Et j'ai du mal à critiquer les gens qui n'achètent pas mes disques parce que, moi-même, j'en achète si peu. Lorsqu'on me parle de quelque chose de potentiellement intéressant, je vais le découvrir sur le Web et c'est nul. Mais tout ceci est désormais lié à ma vie : ça prend du temps d'écrire des romans, et je ne vous parle même pas du projet de série télé que je tente de monter !

I FRY MINE IN BUTTER!,
Theo Hakola, médiapop records.
Sortie en mai.
www.mediapop-records.fr
www.rivalcolonia.com